

Remise du Prix Nathan Katz le mercredi 12 avril 2017, 18h 30, à la BNU de Strasbourg  
Allocution du lauréat, Jean-Paul Gunsett

Chers amis

Mon émotion est grande d'être là, de vous voir tous et de revoir beaucoup d'entre vous.

Je remercie tous ceux qui sont à l'origine de cette cérémonie que nous allons vivre, en l'honneur de Lina Ritter.

Tout particulièrement mes remerciements vont à ACEL (l'Association Capitale Européenne des Littératures), fondée et présidée par Gérard Pfister qui depuis tant d'années défend et fait connaître de son propre chef le patrimoine littéraire d'Alsace. Quand il y a trois ans le jury du prix Nathan Katz, cherchant un écrivain femme, a choisi une œuvre de Lina Ritter, ses *Elsässische Haiku*, et que pour leur traduction les membres du jury se sont tournés vers moi, qui en avais déjà traduit quelques-uns, publiés dans la Revue Alsacienne de Littérature, je me suis laissé convaincre, malgré, je dois le dire, mon grand âge et une santé qui devenait chancelante.

J'ai bien cru ne pas y arriver, m'évertuant au début de respecter le nombre d'or du haïku, 5 – 7 – 5. Je me suis rendu compte assez rapidement, après une phase de découragement, que ce n'était pas possible et que d'ailleurs Lina Ritter elle-même ne se tenait pas strictement à la règle japonaise. Le principal est la condensation sur 17 syllabes, l'économie extrême du langage. Une plénitude de sens dans un minimum de mots.

Sans les stimulations et l'assistance informatique de Jean-Paul Sorg, qui a copié chez moi mes traductions et les a saisies sur ordinateur, je ne serais pas venu au bout de la tâche.

Et je sentais que je devais réaliser ce travail, parce qu'on me faisait confiance et parce que le souvenir de Lina Ritter était vivant en moi.

J'ai d'abord entendu parler d'elle par ma mère qui avec quelques autres enfants de cinq, six ans lui avait été présentée chez des amis communs à Sierentz. C'était avant-guerre au début du siècle dernier. Ma mère se souvenait de cette grande et rayonnante jeune fille qui consacra tout son temps aux enfants et leur raconta des histoires.

Deuxième souvenir. Quand je suis entré en 1947 à Radio Strasbourg et que je l'aie vue et entendue animer sa chronique qui devint fameuse, *Ûs em Sundgau vorne – un hingedure*. Elle impressionnait et nous charmait tous par son charisme, qui était spontanéité, adéquation à

l'instant présent, attention à autrui, compréhension. En un mot, profonde et naturelle humanité.

Troisième souvenir. La représentation en plein air de son mystère médiéval sur Sainte Odile, *Hört, Brüder, hört*, en 1953. Un spectacle qui vous étreignait comme une symphonie de Beethoven, la IX<sup>e</sup>. Il y avait sur scène des mouvements de masse et de grands chœurs qui réunissaient des artistes lyriques de Bâle, de Fribourg et de Strasbourg. Il y eut onze représentations en allemand, cinq en français. C'étaient comme les prémices de l'Europe. Un grand moment pour Lina Ritter sûrement, comme un triomphal retour, en résonance avec les représentations de son drame *Peter vu Hagebach* joué au Lichtenberg en 1914.

J'en viens au film *Links un rechts vum Rhi mit Lina Ritter*, dont j'eus l'idée et le projet très tôt et que j'ai pu réaliser en 1975 avec au tournage mon ami Charles Giraud à qui je veux rendre hommage. Il venait d'ailleurs, d'Algérie, c'était un Pied Noir, mais il s'est tout de suite passionné pour les choses d'Alsace et a compris nos drames, nos problèmes existentiels, mieux que beaucoup d'Alsaciens !

Vous allez découvrir le film, merci à Gérard Pfister qui s'est démené et a mis la main à la poche pour l'avoir, et moi, je vais le redécouvrir avec une grande émotion que vous imaginez. Je ne peux qu'exprimer en termes de grâce la joie qui m'est donnée là. Merci infiniment à tous.